

désirables concernant la religion et l'Eglise d'Angleterre.

4° Aider les ministres qui voudraient réunir des églises autour d'eux, à approprier à cet effet les églises et les chapelles qu'ils desservent déjà.

5° Adopter les meilleurs moyens de faire connaître aux étrangers les dépôts d'ouvrages religieux, les églises et les chapelles où ils pourraient entendre le service religieux dans leur langue nationale.

Ce sont là, en convenant, d'étranges propositions ! On voit donc les anglicans de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, d'Amérique même et des autres parties du monde ? On ne trouve des anglicans hors des îles britanniques que sur les points du globe où l'on rencontre des Anglais. L'Allemagne protestante elle-même ne possède pas, au milieu de ses sectes variées, la mince anglicane. La présence d'un million d'étrangers à Londres n'y amène certainement pas un anglican de plus. Quelle nécessité donc de multiplier les services de l'Eglise officielle, d'avoir des chapelles provisoires, de se livrer à des prédications extraordinaires.

Nous comprendrions que le gouvernement anglais, qui s'impose de si grands sacrifices pour cette solemnité, s'occupât des moyens de fournir à tous les étrangers la facilité de remplir leurs devoirs religieux. Or, il est certain que parmi les visiteurs, ceux professant la religion catholique seront les plus nombreux, et que les chapelles ou églises catholiques de Londres seront insuffisantes à les admettre tous, même pour entendre seulement une messe basse.

Il serait donc du devoir du Gouvernement de mettre temporairement à la disposition du Cardinal-Archevêque de Westminster des locaux qui seraient provisoirement convertis en chapelles, afin que les étrangers pussent consacrer à Dieu le jour du dimanche. Il serait nécessaire d'accroître aussi le nombre des ecclésiastiques, en les appelant des diverses parties du continent ; mais ce ne sont certes pas les membres du clergé anglican qui seront en trop petit nombre !

L'initiative prise par l'Evêque de Londres ne peut manquer d'appeler la sérieuse attention de Son Eminence l'Archevêque de Westminster. Les catholiques de Londres ont beaucoup à faire pour offrir à leurs frères du continent qui les visiteront l'année prochaine les secours indispensables. Nous espérons bien que les visiteurs de l'exposition n'iront pas à Londres pour afficher aux yeux des Anglais l'incrédulité et l'impunité dont on accuse les habitants du continent. Une question importante pour les catholiques qui ont l'intention de visiter Londres durant l'exposition, est de savoir s'ils pourront entendre la messe le dimanche. Si le gouvernement ne vient pas en aide aux efforts de l'autorité ecclésiastique, il est matériellement certain qu'ils ne le pourront pas.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 31 JANVIER 1881.

Première Page :—L'Eglise en Angleterre. —L'exposition et les Catholiques. —Feuilleton :—Le Montagnard ou les deux Républiques—1793—1848—(suite.)

Un protestant conséquent.

Nous extrayons du *New-York Freeman's Journal* la lettre suivante adressée à l'éditeur du *Church of Ireland Magazine*, par un célèbre médecin, Dr. Richard Graham, que ce journal avait attaqué à l'occasion d'une correspondance amicale échangée entre lui et un prêtre catholique :

"Je suis protestant par le hasard de ma naissance, et de mon éducation, comme je serais catholique si j'étais né de parents catholiques, et j'ai reçu mon éducation à Maynooth. Etant protestant, j'ai appris à

"re-évaluer l'autorité de l'Eglise, même l'autorité du *Church of Ireland Magazine*. On m'a aussi appris à feuilleter les Ecritures, à les lire "sans notes ni commentaires," et à les interpréter moi-même à mon gré.

"Comme protestant, j'ai donc ce droit, et j'en use sans m'embarrasser de votre censure, ni de l'autorité de toutes les Eglises, ni des hommes d'Eglise, le protestantisme, dans toutes ses nombreuses modifications, étant basé exclusivement sur ce droit de jugement privé. Vous, et les autres ministres protestants qui rédigez le *Church of Ireland Magazine*, vous voudriez bien nous enlever ce droit, si vous le pouvez. Vous expérimentez, par rapport à vous-mêmes, l'inconvénient pratique de ce droit ; delà, force d'émulation, et quand vous vous sentez pressés de trop près par les protestants dissidents, vous prenez un ton violent, et usez d'un langage grossier, pour les calomnier, et leur prêter des motifs vils et corrompus quand ils s'avisent de faire ce que vous leur avez enseigné, et conseillé.

"Nous étant séparés de l'Eglise catholique en proclamant le "droit de jugement privé," et continuant, même à présent, dans vos controverses avec l'Eglise de Rome de faire ressembler bien haut ce droit assumé dans toutes les églises et sur toutes les plate-formes, vous vous tournez vers vos congrégations respectives, et vous nous dites : "Gardez-vous de penser en opposition à notre enseignement."

"Ainsi vous soufflez le chaud et le froid simultanément ; ayant une mesure pour vous et une autre pour ceux qui osent ne pas penser comme vous. En un mot, vous exercez un despotisme odieux et intolérable auquel tout vrai protestant refusera de se soumettre. "Que vous importe si je crois à quelque chose, ou à toutes les doctrines de l'Eglise de Rome ? En les croyant toutes, je deviendrais catholique, ce que j'aurais le droit de faire par l'exercice de mon "jugement privé" selon votre propre enseignement.

"Ce qui constitue un Catholique, est parfaitement clair : en quoi consiste le protestantisme ? cela n'est pas également clair. Aucune église protestante ne l'a défini. Vous paraissez ne pas comprendre la question, ou bien vous la dénaturez à dessein.

"Je puis être protestant, et croire à la Trinité, à la résurrection, ou à aucune autre doctrine "quelqu'elle puisse être, pourvu que je proteste contre l'autorité de l'Eglise catholique, et à plus forte raison contre celle d'aucune autre Eglise, et que je substitue à sa place mon propre "jugement privé."

"Si tout ceci n'est pas exact, je vous serai obligé, et vos lecteurs en général le seront aussi, si vous pouvez m'apprendre ce que c'est que le protestantisme. Mais je vous défie d'en donner une autre définition ; et, par conséquent, il est clair que vous ne sauriez justifier vos attaques contre aucune secte religieuse, puisque vous n'avez point mission pour enseigner, n'ayant, d'après votre propre doctrine "aucune autorité ?"

Les Evêques Anglicans d'Exeter et de St. David.

(Nous avons déjà dit que les évêques Anglicans d'Exeter et de St. David avaient refusé de signer l'adresse de leurs confrères évêques, à la Reine, au sujet de "l'Aggression papale." L'Evêque d'Exeter a donné les raisons de son refus dans une lettre adressée à la Reine, et rendue publique par la voie des journaux.)

L'Evêque de St. David a fait comme celui d'Exeter, connaissant les motifs qui l'ont empêché de signer l'adresse de l'Episcopat à la Reine. Dans une lettre adressée à l'Archevêque de Cantorbéry, il déclare ne pouvoir adhérer aux allusions faites à la loi d'Elizabeth : "car, dit-il, les dispositions en ont été abrogées par le bill d'émancipation. En la citant on ne prouve rien, on on prouve trop. En effet, cette loi n'a-t-elle pas été violée déjà, sans réclamation, par l'envoi de vicaires apostoliques, et est-il raisonnable d'accuser le Pape de ne pas tenir compte d'une

loi qu'on a si longtemps laissée dormir ? La réponse, c'est d'exprimer un désir de la voir rappeler en vigueur ; or, ce serait annuler l'acte d'émancipation.... et l'Evêque de Saint-David ne peut consentir à accepter la responsabilité de paroles qui, directement ou indirectement tendent à ce but. Reprocher au Pape une *inappréhensible insulte*, parce qu'il prêche le retour des Anglais à sa propre croyance, c'est une querelle toute gratuite, puisqu'il doit considérer cette démarche comme le plus grand bonheur qu'il puisse arriver." Enfin le Prélat anglican "est effrayé" de voir dans l'Adresse une phrase qui semble "inviter le Parlement à imposer silence par une loi au prosélytisme des catholiques."

Ces deux dignitaires de l'Eglise établie ne sont pas les seuls qui jugent si sainement la position des catholiques et la démarche du Saint-Père. L'Evêque anglican de Norwich répondant à une Adresse antipapale signée par près de huit cents membres de son clergé, leur dit : Qu'ils peuvent sans doute "voir avec méfiance une nouvelle organisation de l'Eglise romaine, qui ne peut s'expliquer que par un grand accroissement de ses membres," que les titres nouveaux indiquent une rivalité avec ceux qui portent les Evêques de l'Eglise d'Angleterre ; que le titre de cardinal est fait pour leur déplaire ; mais "qu'une Eglise épiscopale n'est plus tolérée si on entrave la liberté qu'elle a de choisir ses Evêques, de déterminer leur nombre et leur rang et de leur donner quelque titre que ce soit, pourvu que ces titres ne portent pas atteinte à des droits existants." On peut être choqué d'entendre les Evêques catholiques dire : Nous gouvernons tels et tels diocèses avec la juridiction ordinaire, et tels autres comme administrateurs ; "mais une division territoriale quelconque est nécessaire pour toute communion chrétienne, et dans une Eglise épiscopale, le terme qui désigne le district d'un Evêque est *diocèse*." C'est une chose triste d'entendre des compatriotes et des chrétiens affirmer que dans leur communion seule on peut se sauver, "mais, en tolérant l'Eglise romaine, il faut nécessairement tolérer sa foi dans ses dogmes. Or, la question de cette tolérance est décidée." On aurait beau défendre au Cardinal Wiseman de porter son titre, aux Evêques de prendre ceux de leurs diocèses, "sous d'autres noms ce serait la même organisation, le même travail," malgré toutes les lois qu'on pourrait inventer.

"Je ne veux pas, continue le Prélat anglican, exagérer le danger de ce progrès de l'Eglise romaine, mais si le jour était proche où il faudrait défendre la vraie foi contre les envahissements de cette Eglise, ce ne serait pas dans le cabinet de la reine ou dans l'arène du Parlement que le débat devrait être vidé, mais dans nos paroisses respectives.

De telles paroles font assez voir que les mesures violentes, si on y voulait recourir, ne rencontreraient pas en Angleterre une approbation générale, même parmi ceux qui sont le plus intéressés à comprimer l'élan du catholicisme. Plusieurs journaux influents tiennent un langage analogue, et s'il est vrai que lord John Russell ait écrit à lord Shaftesbury pour le prier d'assurer Sa Majesté que les motifs injurieux de *monéties* et de *superstitions* ne s'adressent pas aux catholiques, nous devons conclure que le premier ministre reconnaît qu'il a fait fausse route et que son brâto, loin de porter la désolation chez les catholiques, n'a servi qu'à amener la manifestation du bon sens public. Les scènes ignobles de la rue ont pu soulever l'indignation de l'Europe catholique et jeter la douleur dans le cœur de nos frères d'Angleterre, mais chez eux, une émeute ne décide pas une question. Le ministère n'a pas, on l'a vu par la réponse de la reine, partagé les passions de lord John Russell ; la présence des Irlandais au Parlement rendrait très-douteux le résultat d'une tentative contraire à leurs droits ; il est donc possible que la liberté des catholiques ne soit pas sérieusement mise en péril.

Leur attitude dans les meetings impose aussi à leurs adversaires. A Norfolk, dans le Worcestershire, à Surrey, s'ils n'ont pas triomphé, du moins ils ont noblement défendu leur cause. — *Ami de la Religion.*

Bienfaits de la Réforme.

Le Duc de Bedford, frère de Lord John Russell, jouit de l'énorme revenu suivant qui provient des biens de l'Eglise Catholique confisqués par Henri VIII et conférés par ce prince à John Russell de la famille du premier ministre tite son origine :—

L'Abbaye de Dunsywell.	£19,000
Tavistock.	57,712
Le Prieuré de Mount Grace.	41,000
Castle Hynel.	1,847
L'Abbaye de Woodburn.	27,000
La Prébende de Melchburn.	13,000
L'Abbaye de Thorney.	25,650
Covent Garden.	10,000
St. Peter, (Cornwall) et la propriété des Dominicains à Exeter.	10,000
Beaulieu.	20,000

Total £227,209

Après cela Lord John Russell n'a-t-il pas droit de vanter les "grands bienfaits de la glorieuse réforme," et de se fâcher contre les empiétements de l'Eglise Catholique qui ne réclame que sa part de liberté sans songer à redemander les anciens biens dont elle a été dépossédée ? Mais comme l'ombre même du danger fait trembler une mauvaise conscience, les deux millions sterling de revenu de l'Eglise établie par la loi, et les chiffres ci-dessus, peuvent aider à nous expliquer l'épouvante de cette Eglise et de lord John Russell qui la gouverne en ce moment, à la vue de l'immense mouvement catholique qui s'opère actuellement en Angleterre.

ANGLETERRE.—Londres, 23 décembre.—Lord Petre, M. Ch. Langdale et plusieurs personnages distingués, à la tête d'une députation des catholiques, ont présenté au cardinal Wiseman une adresse dans laquelle, après avoir rappelé les outrages dont le saint-père a été l'objet, ils revendiquent le droit de porter avec lui les bannières qu'a soulevées l'acte du Souverain-Pontife pour lequel ils protestent de leur mieux dévouement. Le clergé et les fidèles d'Islington, les membres de la Société de St. Vincent de Paul, le prieur et la communauté du monastère de Downside ont aussi envoyé des adresses au Cardinal-Archevêque.

Ordination.

Hier, Mgr. l'Evêque de Martyropolis a conféré, dans la chapelle du petit séminaire de Ste. Thérèse, les ordres-moindres à MM. Plessis dit Belair, A. Z. Poulin, F. N. Bourbonnais, et la tonsure à M. H. Z. Gascon.

Mgr. l'Evêque de Montréal devant être absent jusqu'à mardi prochain, le Buste en marbre, représentant Sa Grandeur, qui devait lui être présenté demain, jour de sa fête, par Son Honneur le Maire de Montréal, ne lui sera offert que jeudi, le 6 Février prochain.

Nous lisons dans le *Herald* que six d'entre les messieurs de cette ville et des environs qui étaient allés tenter fortune en Californie, sont arrivés la semaine dernière, et se disent très-satisfaits de leur lointaine excursion, bien qu'ils n'aient pas réalisé à la lettre les espérances que les avaient attirés dans le moderne Eldorado. Des amis canadiens qu'ils y ont laissés, les uns en seraient volontiers revenus, si les moyens pécuniaires ne leur eussent fait défaut, les autres étant trop engagés dans l'exploitation des mines pour songer au retour.

Au nombre des nouvelles apportées par les derniers arrivages d'Angleterre, est celle de l'arrestation à Londres de Robert Fenning Coles, ci-devant l'un des employés de la banque succursale de la Cité, à Québec, et disparu le 29 septembre dernier, après avoir commis, dit-on, des constructions considérables en valeurs monnayées au préjudice de cette institution. On sait que la banque de la Cité avait offert par la voie des journaux une ré-

compense de deux mille piastres à quiconque livrerait ce fugitif aux mains du geolier de l'une des prisons de cette colonie.

Une dépêche télégraphique transmise avant-hier de Québec nous apprend que le procès de M. Hamilton, impliqué avec Coles dans cette affaire, était en voie d'instruction, et que le casier de la Banque M. Galtings, n'avait pas en assez de fonds la journée de mercredi pour rendre témoignage.

Le Palais d'Orléans de Hyde Park à Londres, a été livré aux Commissaires Royaux, pour inspection, le premier de janvier, quoiqu'il fût encore inachevé à cette époque. Dix mille personnes se sont enpressées d'aller payer leur tribut d'admiration à cette construction prodigieuse destinée à être la merveille architecturale de nos jours.

Les préparatifs de la Grande Exposition se continuent avec activité. Parmi les articles envoyés de l'Inde est une robe en perles estimée valoir sept mille louis ; une selle montée en or et enrichie de pierres précieuses, évaluée à 6,000 louis, et qui fut la propriété de Bunjeet Sing.

Plusieurs souverains et princes d'Europe ajouteront par leur présence à l'éclat de l'importante exposition qui se prépare ; mais nous voyons par une lettre du Président des Etats-Unis à l'un de ses amis de Manchester (Angleterre) que le chef de la république américaine n'y paraîtra pas.

Les journaux d'Albany mentionnent qu'un comité des deux chambres législatives maintenant en session, a été formé dans le but de procurer une révision du Code de l'Etat de New-York, récemment adopté, et les amendements dont il est susceptible. Le Comité est autorisé à s'adjointre pour ce travail les rédacteurs même du Code nouveau, auquel on ne croit pas qu'il ait lieu de faire de grands changements.

Depuis peu de temps on emploie en Angleterre un article tout-à-fait inconnu jusqu'ici dans la fabrication des chaussures ; c'est un cuir désigné par le mot *Pannus Coriæus*, ou drap entaillé, dont l'inventeur se nomme Hall. La matière est le coton, mais il offre l'apparence du cuir et en a la consistance ; on se sert pour le nettoyer et le faire reluire du moyen communément en usage. On le dit aussi durable que le cuir, mais il lui est supérieur en souplesse et ne déforme pas le pied.

S'il est vrai que le département des postes ait été abandonné par le gouvernement impérial au contrôle de la colonie, il est également à espérer que les réductions postales ne tardent pas à devenir une réalité.

FACHEUX ACCIDENT.—Un accident bien déplorable vient d'arriver dans la paroisse de St. Martin. Dans l'après-midi de mercredi dernier, le nommé François Pesant dit Sansquartier, âgé de 22 à 23 ans, eut le malheur d'avoir le bras gauche broyé par la machine d'un moulin à battre, sous les circonstances suivantes. S'étant placé sur un amas de gerbes de blé qu'il faisait glisser sur le moulin, à l'aide de planches formant un plan incliné, il posa accidentellement le pied sur les madriers, perdit l'équilibre et, entraîné par son propre poids, il fut à l'instant précipité sur le fatal rouage. Le mouvement de la machine ne s'arrêta que lorsque les dents de fer eurent brisé en le tranchant le bras de l'infortuné. L'amputation immédiate, à bras au-dessus du coude fut jugée nécessaire. On nous informe que l'opération a été heureuse et que le patient est en voie de rétablissement. Il a conservé tout le temps une force et une énergie surprenantes. Il n'était marié que depuis quelques mois.

Cet accident prouve, une fois de plus, que nos cultivateurs ne sauraient user le trop de précautions en faisant usage des moulins à battre.

Soyez tranquille, monsieur le marquis, vous savez que la confiance n'est pas mon fort, et je vous déclare que tout est tranquille aux abords de la maison.

Mon père, dit Henri, rien ne nous retient plus ici ; partout des bandes armées sont sur pied ; mon avis est de ne pas attendre, de profiter au contraire de cette nuit qui est noire, pour aller demander un asile de quelques jours à M. Bressieux, ainsi que c'était notre intention.

Qui sait dit le marquis en secouant la tête, si Bressieux se souvient encore qu'il me doit tout ce qu'il possède et de plus, l'honneur de sa maison ?... La révolution a glacé bien des cœurs, étouffé bien des souvenirs !

Il y a tels services rendus qui ne peuvent jamais s'oublier.

Tu n'as pas encore de cheveux blancs sur la tête, reprit le marquis avec un sourire amer. Nous partirons cependant ; adieu que pourras-tu !

Comme ils n'étaient pas loin de la maison où ils avaient pris logement, ils firent silence. Tout était calme comme avait dit Baptistin ; et ils trouvèrent leur hôte paisiblement endormi dans la cuisine. Henri se retourna en souriant vers son père : Si c'est un traître, dit-il, il a le sommeil du juste.

Une héritière n'était pas écoulée, que les cinq voyageurs quittaient la maison de leur hôte. Celui-ci avait protesté très-haut de ses bonnes intentions, en voyant combien les citoyens, courtoisiers payaient largement l'hospitalité ; il avait même assuré qu'il serait

enchanté de les garder plus longtemps. Il y eut des deux côtés force poignées de mains données, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde.

Au fond, ce n'était pas un méchant homme ; il avait peur, voilà tout. La petite troupe s'étoit mise en marche malgré le vent qui, de minute en minute, devenait plus violent et soulevait devant eux en tourbillons les feuilles arrachées aux arbres.

Il vait avoir un orage terrible, dit Crépaux ; je connais ce vent là.

A la grâce de Dieu, dit le marquis. Quand la pluie tombera, nous couvrirons Jeanne avec nos manteaux. Et s'approchant de la jeune fille, il ajouta d'une voix à la fois affectueuse et inquiète, il te faudra bien du courage, ma pauvre enfant, car la providence te réserve de longues épreuves.

J'ai du courage et de la force, mon père, reprit la jeune fille en relevant son charmant visage.

Henri, qui était en avant, la serra sur son cœur et lui prenant le bras sous le sien, il lui dit : Vois-tu, ma petite sœur, tu resteras chez M. Bressieux ; c'est une excellente femme qui aura pour toi les soins et l'affection d'une mère.

Seule !... sans vous !... interrompit Mlle de Saverney épouvantée ; oh ! je t'en prie, ne me laisse pas ici !... quittons la Provence, j'ai le pressentiment que ce pays nous portera malheur... ah ! mon frère, j'ai peur ici !... cet homme qui nous poursuit et qui est tout puissant contre nous !...

Henri, à ce nom, à ce souvenir qui lui rappelait les laches atrocités de la *maison jaune*, serra les poings avec une rage concentrée et murmura : Pourquoi la balle de mon pistolet n'a-t-elle frappée à l'épaule au lieu de l'attendant au cœur !... Après ces mots il y eut un instant de silence. Puis il reprit :

Tu ne sais pas, ma pauvre sœur, combien est longue et interminable la route que nous allons entreprendre. Marchant à pied, sans asile pour nous reposer, poursuivis par nos ennemis, que deviendrait une femme mêlée à tous ces dangers, à toutes ces fatigues sans cesse renouant ? Ils ne briseraient pas ton courage, ma pauvre Jeanne, mais ils épuiseront tes forces.

Jeanne baissa la tête et pleura ; elle comprenait que son frère avait raison.

La voix d'Henri était douce et affectueuse : Ma bonne petite sœur, j'ai bien pensé à tout cela, et mon plan est prêt. Nous avons fait dans notre vie autant de bien que nous avons pu, et j'espère que nous ne rencontrerons pas que des ingrats. Tu te rappelles bien ce dialogue M. Dupuis, l'ami d'enfance de notre père ? c'est un cœur noble et reconnaissant. Aussitôt arrivé à Paris, soit chez lui, soit chez un autre, je te préparerai un asile sûr, nous avons grâce au ciel, des amis nombreux sur lesquels nous pouvons compter. Baptistin, n'ami de passes, en règle viendra le chercher. Ne trouves-tu pas cela bien arrangé ?

Oui, dit Jeanne d'une voix triste, Dieu le veuille !... L'omge grandissait : les grondemens du ton-

nerre étaient plus rapprochés et des éclairs rougeâtres sillonnaient le ciel de leurs feux électriques. Les arbres pliés par des rafales de vent craquaient comme les mâtures des vaisseaux lorsque souffle la tempête, et l'on entendait les gémissements plaintifs des oiseaux de nuit effrayés.

Crépaux hochait la tête d'un air inquiet ; Henri avait mis son manteau sur les épaules de sa sœur. Le marquis de Saverney marchait sombre et pensif, sans paraître s'apercevoir que la foudre grondait au-dessus de sa tête et qu'un vent furieux s'engouffrait on sifflant dans les larges plis de son manteau.

Il y avait près de six lieues à faire pour arriver du point où ils étaient partis à la maison de M. Bressieux qui était près de la ville.

Baptistin, dit Henri, es-tu sûr que nous sommes dans la bonne direction ?

Parfaitement, monsieur le comte ; prenez pour point d'horizon ces grands arbres qui se détachent de minute en minute à la lueur des éclairs.

Au même instant, les nuages qui étaient au-dessus de leur tête créchèrent comme des ourres remplis d'eau et laissèrent échapper des torrents d'une pluie glaciale.

Pardieu, grommela Crépaux, nous nous serions bien passés de cela.

C'est un détail, dit Baptistin de sa voix grave, en ôtant son manteau de ses épaules et en allant le placer sans dire un mot sur le dos du comte Henri.

Mais, fit le jeune homme d'une voix affectueuse ; mais toi ?

Moi, reprit le digne serviteur, la pluie me connaît et je connais la pluie ; nous sommes bien ensemble. Et il alla reprendre sa place à quelques pas derrière le marquis.

Le tonnerre mugissait avec fracas, et la pluie poussée par le vent battait les voyageurs au visage.

Déjà de longues flaques d'eau barraient le chemin, et la pluie torrentielle avait trempé la terre de manière à en faire une boue liquide dans laquelle les pieds clapaient comme s'ils eussent marché dans un marais.

La pauvre jeune fille, peu habituée à se trouver dehors par de semblables temps, grelottait malgré le manteau dont on l'avait couverte et qu'elle ramenait de son mieux sur sa poitrine, en croisant ses bras ; ses beaux cheveux blonds collés sur ses tempes par la pluie et la violence du vent, faisaient serpenter sur son cou et sur ses épaules de lourdes gouttes d'eau qui la glaçaient.

Très-entant déjà épuisée par cette course fatigante, elle sentait ses membres trembler, et ses pieds délicats se gonfler si douloureusement qu'elle pouvait à peine se soutenir. A chaque instant, elle glissait sur la terre humide, et cependant pas une plainte, ne s'échappait de ses lèvres ; elle luttait avec son courage plus encore qu'avec ses forces et cependant elle avait encore deux lieues à faire !

(A continuer.)

La nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.